

larrer dans ses plus douces espérances. Pourvu qu'il ne revienne pas sur ce premier moment de vivacité, c'était tout ce que nous demandons, et ce que nous appréhendons au dessus de tout ; car messieurs les politiques ont fort peu d'amour-propre et ne font cas des affronts qu'autant que cela peut leur servir de prétexte à quelque nouveau coup de Jarnac. ]

Tiè<sup>r</sup>e honorable Peel.

Lorsque j'appris votre élévation plus que probable au poste éminent de premier ministre du cabinet de sa Majesté Britannique j'eus l'honneur de vous adresser une humble supplique par laquelle je faisais entrevoir à votre chevalerie les avantages qui résulteraient de ma continuation au poste que j'occupe. J'ai attendu fort impatiemment une réponse à cette offre généreuse et je n'ai encore rien appris de vos intentions. Autre tems, autres idées ; autres faits, autres résultats. Lorsque je m'offrais ainsi j'avais encore dans l'esprit une très-haute idée des moyens d'influence que j'ai employés ; mais aujourd'hui tous les châteaux en Espagne que j'avais bâtis en Canada se sont écroulés devant les votes récents de cette ingrate chambre d'Assemblée que j'avais réunie à tant de frais. Ah ! noble Peel, lord Durham tout bête qu'il était l'avait bien dit dans son rapport dont il n'avait pas écrit un mot : Ce n'est pas dans un pays situé si près des Etats Unis qu'on peut tromper le peuple par des semblants de libéralité ! O démagogie de la démagogie ! L'argent qu'on met à l'achat des consciences de représentans canadiens est absolument de l'argent perdu. A présent que j'en ai essayé je n'en donnerais pas une piastre de ma banque Provinciale projetée et nommée en embryon. Imaginez, illustre Peel, que de longue main j'avais consacré de fort jolies sommes (quelques unes même prises sur mes économies,) pour cette spéculation afin de masser du concours d'une majorité. Le nombre de ceux qui acceptèrent de mes présents fut assez notable pour me permettre de m'écrier dans un moment d'enthousiasme : *J'aurai ma majorité !* car en effet c'était une majorité ; mais j'étais bien fou de me fier à des traitres ; j'aurais dû en savoir plus long en matière de trahison, moi qui ai si longtems fait commerce d'hommes ; j'aurais dû savoir que celui qui est faux à un parti sera faux à un autre ; mais je croyais ce pays assez neuf encore pour fournir quelques âmes pures, qui, une fois vendues, seraient fidèles à leur acheteur ; mais, illustre Peel, j'ai été bien cruellement trompé ! Voici donc le fait :

Vous n'êtes pas sans savoir que mon ami et parent Baring a fait l'incompréhensible sottise de prêter ou de faire prêter certaines sommes à la ci-devant province du Haut Canada ; vous savez qu'elle n'a pas assez d'argent pour payer même l'intérêt de cette somme qui fut gaspillée comme toutes celles qu'on dépense soi-disant en améliorations publiques, qui, pour la plupart ne sont que des améliorations particulières ; vous savez qu'à l'aide du complaisant ministère whig et de l'heureuse révolte canadienne, nous avons réuni les deux Canadas pour nous faire assurer le remboursement de cette somme ; vous savez tout cela ; mais laissez-moi probablement votre information, noble lord. Il faut maintenant que vous sachiez que nous ne sommes pas plus avancés aujourd'hui qu'auparavant. Pour faire croire à votre benévole parlement anglais que l'union était désirée par le peuple des deux provinces, il m'a fallu obtenir une *majorité* consentante et pour y parvenir il m'a fallu promettre bien des sommes sous la forme encore d'améliorations publiques ; quand on parle d'améliorations publiques on sait parfaitement à présent ce que cela veut dire ; il n'y a plus d'erreur à redouter dorénavant. Or au moyen de la petite ruse à laquelle Russell a bien voulu se prêter en promettant l'appui du ministère pour un emprunt d'une bagatelle d'un million et demi